

Quelque chose de nouveau paraît : une robe noire... le clergé qui arrive pour donner l'absoute.

Simone reconnaît le Père Arnaud, qui a mis une soutane neuve et des souliers à boucles pour dîner au château. La cérémonie à la chapelle commencera un peu avant minuit. Il annonce cela d'un ton guilleret ; l'idée que Richard se contente de son ministère et que le pasteur protestant ne jouera aucun rôle en cette solennelle occurrence, emplit de joie son âme d'apôtre et de malice satisfaite son cœur d'humain.

Lady Eleanor reçoit très bien le Père Arnaud, mais malgré les efforts de Richard, se montre absolument rébarbative à l'égard de Thomas. Pour compenser, M. d'Avron fait à celui-ci un excellent accueil et le présente à sa fille.

A quoi bon cette présentation ? Thomas n'est-il pas, à Erlington, le premier que Simone ait connu ?

Il paraît s'en souvenir aussi. C'est peut-être pour cela qu'il considère la jeune fille avec une visible sympathie.

Il est là, tout près d'elle, à côté de Richard, et jamais Simone n'a été plus frappée de leur ressemblance et de leur dissemblance. Leur taille, leur tournure, leur voix, tout est identique. On les dirait coulés dans le même moule ; seulement, l'un est un homme, l'autre est un monstre. Comment se fait-il donc que personne n'ait l'air de remarquer cela ?

Aurait-elle pensé tout haut, ou y a-t-il des gens qui lisent sur le visage ce qu'on n'exprime pas ?

Quelqu'un s'est penché vers elle, et, dans un souffle, elle a entendu ces mots :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas l'aimer ! Ne faites pas votre malheur... Il est temps encore !

Elle regarde.

Dans un coin, M. d'Avron chuchote des confidences à Richard. Le Père Arnaud essaye sur lady Eleanor d'une petite homélie. Thomas seul est à portée. Quoiqu'il ait repris sa mine indifférente, innocente, c'est donc lui qui vient de parler. Lui, un étranger, il a deviné en une minute ce que, de loin, la mère de Simone n'a pas su pressentir, ce que, de près, son père n'a pas voulu voir. Lui, lui seul, il a eu assez de compassion pour une plainte, assez de courage pour un conseil !

Et cette parole, le premier écho de sa pensée secrète, exprimant ce qu'elle-même n'osait se dire, a tiré Simone de la léthargie où elle était plongée depuis tant de jours. Elle se réveille, elle sait, elle voit. Dans quelques heures, elle sera la femme de Richard !...

Non, c'est impossible !

Toute droite, elle se lève. Elle a envie de répondre à Thomas, de l'appeler à son secours et de faire ce qu'il lui dit, de crier là, devant tout ce monde, qu'elle souffre, qu'elle ne peut pas, qu'elle refuse.

Mais ses lèvres s'agitent sans laisser échapper un son. Lady Eleanor s'est retournée, la fixe. Richard est là, M. d'Avron et le curé se sont rapprochés aussi. Le poids des influences s'appesantit sur elle, le cercle se reforme, l'enserme, la captive. Alors elle se rend compte qu'en une chose, du moins, Thomas s'est trompé : il n'est plus temps...

— Où allez-vous, mon enfant ? demande lady Eleanor.

Pour fuir cette tentation qui la hante, pour réfléchir, au moins, avant de s'y abandonner, il faut être seule, et, de peur qu'on ne la retienne, Simone sourit en répondant qu'il lui reste encore quelques préparatifs à compléter.

— Question de toilette ! s'écrie gaiement M. d'Avron.

Et le Père Arnaud ajoute que le recueillement et la prière sont plus nécessaires que jamais quand on va procéder au plus grand acte de sa vie.

Sont-ils tous fous, ou se moquent-ils d'elle ?

A présent, elle est dans sa chambre, les portes fermées. Sur son lit, s'étale une chose blanche, soyeuse, vaporeuse : sa robe et son voile de mariée, et le seul usage qu'elle en voudrait faire, c'est de les prendre, de les déchirer, de n'en laisser que des lambeaux foulés aux pieds. Elle ne songe guère à prier. Tant de fois elle a demandé vainement à Dieu de la secourir ! Et, maintenant, elle est trop méchante pour qu'il l'exauce. Elle n'aime plus personne, car personne ne l'aime, personne ne partage son tourment.

En bas, on continue à causer, à s'agiter, on fait même de la musique. C'est un jour de noces, c'est un jour heureux. Simone seule pouvait l'oublier.

Et une idée lui vient, une idée qui l'épanouit un instant dans une gaieté sarcastique. Ce soir, après s'être bien réjoui, bien félicité, si, lorsqu'on viendra chercher la mariée, on ne la trouvait plus ; si le plan était ainsi radicalement déjoué ; si, au lieu d'affronter la lutte, de s'exposer aux raisonnements qui la convaincraient, aux reproches, aux prières qui l'ébranlèrent, tout bonnement elle se sauvait ?...

Simone ouvre sa fenêtre. Le temps est affreux. Dans la nuit déjà épaisse, on entend mugir le vent déchaîné, et s'abattre avec

furie des trombes d'eau. Comme ces ténèbres cacheraient bien la fugitive, comme, dans ce bruit, se perdrait le bruit de ses pas !... et quelles délices il y aurait à respirer cet air glacial, à piétiner dans la boue humide, à se trouver au milieu de cette tempête, seule, libre, n'ayant plus à braver que les colères de la nature ! Où aller ? Simone ne s'en inquiète pas : tout droit devant elle, jusqu'à ce qu'elle soit loin, bien loin...

Et puis si, par cette nuit d'hiver, le froid venait la prendre au fond d'un bois isolé, si, dans l'obscurité profonde, elle se laissait glisser dans la rivière, n'y aurait-il pas encore une douceur, un repos à s'étendre sur la terre, à s'enfoncer sous l'eau et à s'y endormir pour toujours, plutôt que de suivre Richard et de vivre auprès de lui ?

On vient avertir que le dîner est servi ; elle répond qu'elle n'a pas faim, qu'elle descendra plus tard, et comme on est habitué à ses caprices, on n'insiste pas.

C'est le moment où jamais de mettre son projet à exécution. Pendant que les maîtres sont à table et que les domestiques servent il serait aisé de gagner une des issues du château, et peut-être qu'en l'honneur de la circonstance, on aurait laissé les grilles ouvertes. Du reste, les murs, on les escalade, les portes, on les brise, les dangers on les surmonte, quand, par delà, est la liberté.

Qu'est-ce qui la retient donc encore indécise, épeurée ? Qu'est-ce qui l'effraye, quand la mort lui semblait douce à contempler ?

C'est qu'il y a en elle quelque chose de plus fort qu'elle-même, qui domine les aspirations de sa chair et de son esprit, qui la gouverne comme un mors gouverne un cheval cabré : cette seconde nature qu'on nous a faite et qui prend le dessus sur notre véritable nature, ces préjugés absurdes ou sublimes de l'éducation, de la tradition, reçus avec le sang des ancêtres, scrupules chevaleresques, chimères, folies pour lesquelles ils ont vécu, ils sont morts, pour lesquels nous vivons et nous mourons à notre tour, plus méritants qu'eux-mêmes en ce que nous en sentons l'exagération, que nous n'y croyons souvent qu'à moitié, et que, néanmoins, nous aimons encore mieux nous y soumettre que de les abjurer.

Jamais un d'Avron n'avait manqué à la parole donnée, jamais, sur le nom d'une femme de la famille, n'avait plané l'ombre d'un scandale. Le passé écrasait Simone. Ce n'était plus Richard, lady Eleanor, ses parents seuls qu'elle allait trahir, mais tous ceux qui l'avaient précédée. Il y a deux tyrannies dont on ne s'affranchit pas, deux adversaires qu'on ne réduit pas au silence : Sa propre conscience et l'opinion publique. Simone n'eut pas le courage de les braver. Cette frêle barrière de l'honneur l'arrêta, et, avec le stoïcisme de l'entier désespoir, comme cent ans auparavant, dans un cachot de la Terreur, l'aïeule avait attendu l'heure du supplice, la petite-fille, elle aussi, attendit.

Ce ne fut pas long.

Plus vite que jamais, allait le tic tac de la pendule, s'égrenaient les instants suprêmes et précieux. On ne laissa même pas Simone les savourer en paix.

Déjà on envahissait sa chambre.

— Il faut vous habiller !

A la suite de lady Eleanor, toutes les femmes d'Erlington accouraient curieuses, embesognées, voulant, chacune selon son grade, participer à cette grande affaire : une toilette de mariée.

Mrs Griffith, la *house-keeper*, une vieille lady respectable, à bonnet de dentelle, fouillait d'un air important dans les armoires grandes ouvertes. Miss Hannah, la première femme de chambre, une jeune demoiselle pimpante, faisait chauffer des fers à friser. D'autres, moins élevées en dignité, brandissaient des ciseaux, des épingles, des aiguilles enflées. Les petites *maids* couraient, des flambeaux à la main, et, malgré le flegme des habitudes anglaises, c'était un bruissement confus de pas, de frôlements, de mots intelligibles, un tourbillon au milieu duquel Simone se sentait étourdie.

Enfin miss Hannah cessa de manipuler durement ses cheveux, Mrs Griffith de lacer férocement son corsage, toutes les autres cessèrent de la tirer à droite, à gauche. L'œuvre était achevée. On s'écartait pour juger de l'effet. Machinalement, Simone voulut voir aussi et se retourna vers la psyché.

Mais Mrs Griffith s'interposait vivement, expliquant, dans un français très défectueux, qu'une mariée ne devait jamais se regarder à la glace : cela portait malheur.

Simone haussa les épaules. Rien ne pouvait plus lui porter malheur, à elle, et, passant devant Mrs Griffith, elle se regarda, étonnée, fâchée de se trouver le teint éclatant, les traits animés, très à son avantage dans l'ardeur de fièvre qui la brûlait.

— Tu es charmante ! dit son père, venant la chercher.

Les mariages n'ont pas, en Angleterre, la solennité qu'ils ont en France, et l'état de Richard avait éloigné toute idée de fête et de pompe.

Outre Thomas Erlington, Simone ne trouva au salon que trois gentlemen qui devaient servir de témoins pour la cérémonie reli-